



Le jardinier, la marguerite et le pissenlit

COMMUNICATION DE JACQUES CRICKILLON
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 DÉCEMBRE 1994

L'homme sortit de sa maison. Il regarda autour de lui et ne reconnut rien. Il se retourna. Sa maison. Il la reconnut. Quelque chose manquait cependant. Ce qui est autour de moi doit être moi, songea l'homme, sinon comment pourrais-je regarder ma maison autrement qu'en demeure étrangère. Je ne suis pas un invité, dit l'homme, je suis le créateur et donc le propriétaire. Et il rentra chez lui en se disant que quelque chose, décidément, n'allait pas.

L'homme sortit de sa maison. À perte de vue, des prairies, des vallons, des rivières, des bois, des montagnes, la mer, le tout ou au choix. Les herbes poussaient jusqu'entre les dalles de la terrasse, et la terre, qui était boue, il avait beaucoup plu en ce temps-là, montait à l'assaut de la maison, déjà le sol des chambres crissait sous les pas. Le monde ! dit l'homme. Quelle horreur ! dit l'homme. Et il rentra précipitamment en verrouillant la porte derrière lui.

L'homme se pencha à la fenêtre de l'étage. Cette vue plongeante le plongea dans un abîme de certitude qui s'appelait « ma mort ». La terre, qui devenait sous ses yeux sa boue, lui monta dans la gorge. Seul un regard à la ligne d'horizon le sauva. Il faut agir, se dit-il. « Agir » répétait-il pendant sa nuit blanche, et au plus profond du sommeil, « agir ». La lassitude s'empara de lui. Il avait tant agi, déjà. Au flux des nuées, il avait opposé cette maison. Alors qu'autour de lui et en lui tout bougeait, se faisait et se défaisait, il avait fait ça, qui ne bougeait pas, que rien jamais, croyait-il, ne viendrait défaire. Et ce n'était pas suffisant. Quand donc

pourrai-je m'arrêter ? Quand donc pourrai-je m'asseoir sous le ciel et demeurer cependant que rien ne demeure ?

L'homme sortit de sa maison. Il manqua plusieurs fois s'étaler dans la boue à cause de l'imposante brassée de pieux qu'il transportait. Il marcha cent pas tout droit, s'arrêta, planta un pieu. Quart de tour à gauche. Cent pas. Un pieu. Et ainsi. Revenu au pieu de départ, il y noua le bout d'une corde qu'il tendit de pieu en pieu jusqu'au premier nœud. Il avait délimité son jardin. Il lui restait à le faire. Mon jardin doit être à mon image. Mon jardin doit ressembler au monde. Ainsi le monde sera-t-il à mon image, en moins bien. Il se mit à bêcher, ratisser, planifier, emmurer, bétonner ; semer, planter. Les saisons passaient. Il retouchait, modifiait, recommençait tout. Quelque chose n'allait pas. Chaque fois que son regard se portait sur l'au-delà de la clôture, puis sur le jardin, le vertige le prenait. Il pensa à un haut mur de brique, se mit à l'élever, rasa son ouvrage. Alors il planta une enceinte de thuyas et attendit que ça pousse. Huit ans plus tard, du seuil de la maison on ne voyait plus le monde. Maintenant ! Et il bêcha, ratissa, emmura, bétonna, sema, planta.

Au printemps suivant, qui fut fort beau, l'homme s'assit dans son jardin et s'y endormit.

Désormais, l'homme fréquenta souvent le jardin. Il disait, avec orgueil, avec soulagement, « mon jardin ». Il prit l'habitude d'en faire le tour à la nuit tombée. Enfant, et même plus tard, il avait eu peur du noir, de tout ce qui pouvait se cacher dans le noir. Mais dans le noir de son jardin, rien ne pouvait se cacher, puisque tout venait de lui. Bonne clôture, bonne clôture. Et faisant à pas lents le tour du propriétaire, il identifiait sans les voir les arbustes et les fleurs et jusqu'au bouquet de thym caché sous le buisson d'aucuba. Il aima le soir, la nuit, le monde, et tout ce que du monde il ne connaissait pas. Un grande bienveillance lui vint pour tout ce qui vivait, peinait, naissait, mourait de l'autre côté de la clôture. Au seul mot de « jardin », « mon jardin », il souriait. C'est alors que vint le pissenlit.

Un bout de temps qu'il était là, le pissenlit. En plein milieu de la pelouse, mais aussi dans les parterres, et autour des massifs de marguerites. Maintenant, le pissenlit fleurissait. C'est vers midi que l'homme tomba en arrêt devant cette fleur jaune auréolée de feuilles comme des lances barbelées. L'homme leva les yeux vers les petites marguerites jaunes sagement rangées au bord de la margelle du puits

artificiel. Se posa-t-il la question de la famille ? Celle de la beauté ? L'homme se mit à arracher le pissenlit. Pas facile. Ça tenait ferme, ces saletés-là. À quatre pattes, à coups de serpette, l'homme traqua le pissenlit jusqu'au soir.

C'était un soir de chaleur dormante. Vers la véranda montait une odeur de ventre de chat, une douceur fauve de ventre de chat angora. Assis dans son rocking-chair, l'homme regardait l'ombre glisser au ras de terre comme une inondation. Sa chemise était trempée de sueur. Il en éprouva une sorte de bonheur âpre. Cette sueur, c'était sa justice, c'était sa justesse, c'était son existence. Il avait résolu la question du pissenlit. Je suis le jardinier de mon jardin, se dit-il.

C'était le soir pluvieux d'une journée bruineuse. Ou le contraire. Du jardin gris, du jardin morne, montaient des moustiques et du rhume de cerveau. Assis par terre sous la véranda, l'homme tenait devant lui ses mains pleines de boue. Et ses vêtements étaient raides d'une argile gluante, et de l'ombre montait l'odeur fade de la boue. Il fallait régler la question du pissenlit et il l'avait fait. Je suis le jardinier de mon jardin, se dit-il.

Désormais le jardin lui fut une gloire et un sacerdoce, une identité et le sacrifice de sa vie. Au seul mot de « jardin », dès que, occupé à tout autre chose, il pensait « jardin », une force obscure le précipitait à quatre pattes entre les bonnes et les mauvaises herbes. Il parlait de plus en plus, à l'étonnement de ses proches, d'obligation, de priorité, de devoir. « Quiconque a un jardin se doit d'être le jardinier de son jardin » déclarait-il. Et, à l'évidence, un jardinier n'en avait jamais fini de jardiner.

C'est que sa chasse au pissenlit lui avait révélé la présence d'autres éléments douteux, qui se révéleraient très vite franchement douteux, détestables, à éliminer. Bref, la mauvaise herbe, dont le pissenlit avait été le révélateur, pullulait et ne désarmait pas. À peine un coin du jardin se trouvait-il désherbé qu'il fallait de toute urgence plonger à l'autre bord pour faire face à une nouvelle invasion. Vertigineux. Un voisin en visite lui confia qu'à bout de patience il méditait de bétonner entièrement son jardin. Au moins, comme ça... Stupide ! pensa notre jardinier. Aberrant ! Un jardin en béton n'est plus un jardin. Il me faut un jardin ! Qu'est-ce que je deviendrais sans mon jardin ? Sombre idiot, va !

Le jardinier travaillait, travaillait, il disait « s'occuper », « se distraire », il disait « ma passion ». Et à force de travail et de vigilance, le jardin lui parut enfin

presque parfait, en tout cas acceptable et même satisfaisant. Le jardinier de son jardin, qui avait maintenant atteint l'âge où l'on se félicite de ses approximations, put désormais, pendant les années-minutes qui lui restaient de règne, se balancer chaque jour quelques heures dans son rocking-chair sous la véranda liserée de glycine, les yeux mi-clos, songeant non plus de fleurs à naître mais de celles épanouies que son consentement retenait, lui semblait-il, de disparaître.

Trois heures que je gravis sous le soleil le sentier muletier qui mène au refuge des Aiguilles Rouges. Un ultime palier et le drapeau du refuge s'apercevra dans une trouée de roche. Demain, les glaciers. La chaleur m'accable. Dans cette cuvette serpentent des filets d'eau transparente. Une horde de bouquetins sommeille au pied des grandes tables de pierre. Ma présence leur fait à peine agiter les oreilles. Une pause? Pourquoi pas! Parmi les fleurs. Fleurs partout, de toutes espèces, débordant de l'herbe et des pierres mêmes. Voici du cirse acaule, de la civette, des lis de Saint-Bruno à foison comme s'il en avait neigé. Voici un archis de sureau, avec sa grosse grappe de pétales cramoisés, et des touffes d'asters, camaïeux au cœur d'ambre, un séneçon qui rampe sous son unique fleur safran.

Et le bonhomme m'est apparu, à quatre pattes dans sa propre clôture, arrachant, arrachant encore.

Voici du chardon, des colchiques, pêle-mêle avec la fragile campanule d'un bleu de nuit rêvée, et de l'ortie, de la ciguë, avec de grandes gentianes pulpeuses et des rosages et des arméris. Voici dans un creux de pierre la soldanelle au calice baissé. Voici, née de la pierre, et on la croirait magique cette pierre, la blanche androsace comme des étoiles sur un ciel de lichen vert. Voici un jardin. À droite, un tapis de primevères dorées, à gauche un parterre d'armoise, là des marguerites des Alpes, là un pissenlit.

Jardin de la montagne, nul n'est ton jardinier.

Qui suis-je, passant de la montagne, fou des cimes qui ne saura jamais voler ?

Poète. Pour ça que je m'arrête, me penche, éprouve à la fois ferveur et désolation? Cette fleur m'appelle. Ne m'appelle pas. Un poème dira la cohérence de l'antithèse. Seul, le poème. Mais, de fleur, en voici une autre et une autre. J'ai donc abondance et obligation de poèmes à écrire. Mais là-bas, au pays plat, j'ai aussi un jardin, une véranda, un rocking-chair. Ça m'a fait songer.

Pourquoi le jardinier arrache-t-il le pissenlit et pas la marguerite ?

Et d'abord faut-il un jardinier pour qu'il y ait jardin ?

Wittgenstein, sauve-moi ! Rimbaud s'en fout, Baudelaire aussi... Ne compte jamais que sur ta solitude, disait le vieux légionnaire.

La nuit est venue. Un thé brûlant au seuil du refuge. Le glacier étincelle sous la lune. Du bar viennent des éclats de rire. Suis-je un jardinier ? Je ne veux pas. Je suis un poète. Un poète n'arrache pas les pissenlits. J'ai perdu le compte des pissenlits arrachés, de toutes les herbes mauvaises que j'ai brûlées.

Rien, ni l'absence de l'aigle, ni la pérennité des cimes, ne donnera réponse. Mais les questions ! Avant d'espérer réponse, ne faut-il pas trouver les bonnes questions ? celles qui, peut-être, mériteront réponse.

Pourquoi le jardin ?

Pourquoi ne pas laisser les alentours du château de Versailles ou d'un pavillon de banlieue à l'état de nature ?

Se protéger ? Craindrait-on que la végétation ne monte à l'assaut de l'édifice, le pénètre et le broie ? Ou tout au moins qu'elle n'y impose sa boue et sa poussière, ses herbes, ses débris, ses bestioles ? Le jardin est un glacis, une surface défensive contre la nature. Il met la demeure à l'écart de la différence, perçue comme un danger. Mais cette aire de défense ne saurait être toute de production humaine ; le dallage, le bétonnage, ne font que reporter le problème. Le jardin apprivoise la nature, l'accueille en l'humanisant.

Se protéger, certes ! Mais aussi posséder. La virginité du monde est effrayante, est vertigineuse. La présence hors de moi d'une simple fleur des champs me confronte au mystère, à mes ténèbres, m'oblige à reconnaître mon ignorance de moi-même. Si je ne sais si cette fleur pense, comment garder l'assurance de ma propre pensée ? Et si vraiment je suis seul à penser, je suis seul.

L'aménagement des sentiers ne fait pas que faciliter le passage du promeneur, il le rassure. Quitter le sentier, c'est entrer dans l'inconnu, dans l'étranger, dans le royaume de notre peur.

Jardin : nature, humaine. Imposition de la forme et de la couleur. Tableau. Tableau miroir. Au totalitarisme fermé du siècle classique succède l'ouverture despotique du jardin à l'anglaise. Au rang des tulipes de ma voisine, qui est Hollandaise, se joute l'apparente anarchie de mon jardinet de poète. Le jardinier

se lit dans son jardin, avec la même autosatisfaction que celle qu'éprouvent la masse des lecteurs à reconnaître dans le roman standard l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Un jardin est une écriture. Un portrait, un aveu, une autobiographie, un hymne ou une déploration, et toujours une mise en abîme.

Jardin d'âme. « Votre âme est un paysage choisi. » Qui a choisi ? Est-ce vraiment moi qui choisis de choisir ? Le jardin de montagne que j'ai vu en gravissant le sentier muletier, cette cuvette de fleurs, d'eau, de pierre, de lumière, que j'ai nommée jardin, qui donc l'aurait agencée ? Car il faut un jardinier. Sans cela, il me faudrait m'écrier « jardin » face à tout spectacle naturel et même à considérer la venelle entre deux bâtisses citadines. « Jardin » voulait dire mon admiration, voulait dire reconnaissance. D'autres sans doute passent qui ne s'extasient pas. Obscure identification. Qui a mis ce jardin de montagne dans ma tête ? Sinon moi. Mais « moi » n'est rien, rien dont je puisse revendiquer la responsabilité, parce que je ne suis pas mon père et que donc je ne suis pas libre. Et sachant que je ne suis pas à moi-même mon propre père, je ne puis pas pour autant me définir par ce que je ne suis pas, puisque la chaîne des négations ne me conduira qu'au constat d'une inexistence.

J'ai reconnu comme jardin ce cirque de montagne. C'est dire que j'y ai vu une image de moi, une image qui me satisfait. S'identifier, ce serait vivre avec soi-même, en soi-même, s'incarner. Comment incarner ce qui vous est mystère ? En se le représentant sans cesse ? Mais cette représentation, si elle demeure extérieure, reste inopérante. Il faut entrer dans son propre jardin avant de composer son jardin.

Chez le poète, la mythologie de son monde précède la découverte du monde.

Cependant, il y a des familles de jardins. À y réfléchir, tous les jardins se ressemblent. Puisqu'on les identifie sans hésitation comme jardins. Le jardin à l'abandon donne le principe premier du jardin : la clôture. Enlevons la clôture : disparition de l'idée de jardin. Avoir un jardin, c'est d'abord s'adjuger une partie du monde. Pour en faire un monde.

La clôture : frontière élue d'un pouvoir.

Le jardin exemplaire, quel que soit son style, donne les autres principes du jardin : l'ordre et la sélection.

Le libertaire semblera opérer d'abord la sélection pour ensuite lui imposer un ordre. Mais que la grille soit première ou surajoutée, elle est grille, à quoi s'identifie le jardin. Robespierre a-t-il su que sa démarche de jardinier ne différait qu'en apparence de celle d'un Bourbon ? L'exigence de belles fleurs ou de bons citoyens implique une sélection d'où se dégagent les lignes d'un ordre, qui sont limites, interdictions, devoirs. La marguerite, oui ! Le pissenlit, non ! Mais la marguerite seulement de ce côté de la bordure, les pétunias de ce côté-là. Et le pissenlit, nulle part ! La marguerite qui s'en irait pousser au-delà de la bordure ne subirait-elle pas le même sort que le pissenlit ? Et dès lors, hors de la limite prescrite, belle fleur devenue mauvaise herbe.

« Attention ! » m'a-t-on souvent chuchoté quand j'étais dans mes enfances, « ne va pas dire un mot de travers ! ». Et plus tard, combien de mots de travers, qui m'auront coûté cher !

Mot de travers. Mauvaise herbe. Pourquoi le pissenlit ?

Entre ces deux fleurs jaunes, pissenlit et marguerite jaune, quelle différence, qui justifierait l'exclusion de l'une ?

La beauté ? Dira-t-on qu'il existe de belles fleurs et des fleurs laides ? Toute fleur n'est-elle pas en soi une beauté ? Ou plutôt hors d'elle, dans le champ conceptuel humain. Car la fleur est fleur, et c'est tout. Pour s'orner la chevelure, la femme plateau ne choisirait-elle pas le pissenlit ?

Et si l'on intervertissait les noms ? Arracherait-on encore le pissenlit s'il s'appelait marguerite ? Se ferait-il, un peu, beaucoup, à la folie, effeuiller ? Il paraît peu probable — quoique la mécanique quantique nous apprenne que la probabilité zéro n'existe pas — qu'un changement de nom modifie la structure, la nature même de la fleur. Dès lors, à la vue d'un pissenlit nommé marguerite, vite la serpette ! Cela semble évident dans le cadre de notre représentation du réel. Mais hors du cadre ? Certes la structure, la nature de la fleur demeure. Comment est-elle perçue ?

Notre jardinier avait un fils, à qui il voulut transmettre son art. « Le pissenlit est une mauvaise herbe, il faut l'éliminer », lui dit-il. Ils allèrent au jardin. Bien vieux, notre jardinier, la vue bien basse. « Voici du pissenlit », dit-il. C'est avec courage et conviction que le fils se mit à arracher des marguerites. Cependant qu'un petit bonhomme vert qui passait par là vira au bleu d'admiration devant une

fleur jaune accroupie contre terre parmi ses feuilles lancéolées, fleur qu'il appela aussitôt « morceau de soleil ».

Mauvaise herbe : herbe libre. La marguerite est choisie, est invitée. Le pissenlit s'amène, de n'importe où, et s'impose, n'importe où, n'importe comment. Il n'est pas nécessaire de le semer pour le voir se reproduire avec une allègre anarchie. Libre, le pissenlit, et robuste avec ça ! Les bonnes herbes viennent de la main de l'homme, les mauvaises descendent du ciel. Mort aux anges !

Le jardinier décide de ce qui poussera dans son jardin. Il n'admet pas ce qui échappe à sa volonté, à son contrôle. Il ne le peut. Car pissenlit, liseron, chardon auraient tôt fait d'étouffer marguerite et bégonia.

Mais le choix ? Ce qui est fragile. Fragile parce que né en partie ou en tout de l'homme. Nature artificielle. Tulipe noire, rose bleue. Ce qui se laisse acclimater, façonner. Ce qui donne une image de la nature sans plus y appartenir. Dahlia oublié, mort de froid. Comme un vagabond dans la neige.

Fragile mais perpétuel. Fragile mais éternel. Disparus, les dinosaures ? La fleur humaine demeurera. Empire de l'artifice. Homme : animal qui a horreur de la nature.

La clôture, indispensable, a moins pour fonction d'empêcher d'éventuelles intrusions que de désigner une parcelle de nature contre-nature. La clôture est le jardin, comme la Loi fonde l'État, le Dogme la Religion, comme c'est le devoir qui fonde le droit. Le jardinier arrache les mauvaises herbes, Robespierre les décapite. Le jardin d'enfants même pourrait-il tolérer les « mauvaises têtes » ? Le jardin de la démocratie ne saurait accueillir que des fleurs démocrates. Liberté ? Certes ! Dans les limites du jardin, dans les limites prescrites par les autres libertés, dans les limites du principe organisateur qui a décidé de ce jardin de liberté, c'est-à-dire d'obligation de respect des libertés.

On ne fait pas, on fait. On ne dit pas, on dit. On ne pense pas, on pense. Aucun jardin qui ne soit totalitaire. Aucun qui puisse ne pas l'être et demeurer jardin.

Totalitaires, tout acte, toute parole, et donc aussi le poème, ce poème que l'on voudrait espace de liberté, qui ne saurait se fonder « poème » que par l'ouverture, c'est dire, paradoxalement, comme totalitarisme de liberté.

Cependant :

Tout discours délimite un espace de tolérance. Un discours académique ne saurait accueillir des mots orduriers qu'entre doubles ou quadruples guillemets, et encore pas tous ! Le poème d'Omar Khayyam, de Reverdy ou de Saint-John Perse, ou de Catulle ou de Ronsard (Ça l'interpelle, les fleurs !) est un jardin de mots. D'un poète à l'autre, les mots se déplacent. Peu. Les mots sont, sinon choisis, élus d'instinct. Ces mots excluent les autres mots. Le style, c'est peut-être d'abord un refus. Comme ce qu'on appelle « ma vie » : fait de refus.

Le poète a son territoire. Ce n'est pas une propriété — puisque tous peuvent y pénétrer. Tous ? Encore faut-il détenir les clefs, de culture, d'intelligence, de sensibilité, la clé de la clôture ! —, c'est un territoire de chasse, d'amour, de méditation, une terre de vie. Ce territoire, le poète l'a-t-il choisi ou lui a-t-il été désigné ? Où qu'il aille, le poète est en son territoire. Cela ne signifie pas qu'il ne peut en changer, cela signifie qu'il y verra toujours le même ciel. Parce que tel est son langage, son seul empire, qu'il porte en lui les limites de ce qui peut être nommé, de ce qui peut être pensé et outre-pensé. Comme l'outre-pensée n'a d'autres limites que celle du langage qui la trahit, c'est là qu'est l'infini du poète, c'est dans le silence qu'est son espoir d'éternité.

Le poète est un jardinier. Cependant, il ne saurait rien posséder puisqu'il est tout entier possédé. Chaque poème ouvre le jardin du poète. Mais seulement à ce qui vient d'en haut. Graine, pollen, nourriture de l'air.

Jardins suspendus de Babylone, vous avez fait rêver mon enfance. Pourtant, je ne vous ai jamais imaginés. Nulle vision. Et je demeure incapable de mentalement vous représenter. Rêver de vous était pure abstraction. Jardins de langage. Jardins faits des mots qui vous désignaient.

Poète : qui chercherait parmi les mots son jardin perdu ?

Un peintre peignait son jardin. Ou celui de son seigneur. Ou celui qu'avait peint son maître en peinture. Le poète songeait : que ne sais-je peindre ! Je peindrais mon jardin intérieur. C'est une prairie, c'est une rue, c'est une plage et la mer calme, c'est une femme. Le peintre venait de camper une femme nue au milieu du jardin. Le poète aussitôt la reconnut, bien qu'il ne l'eût jamais vue ; ni dans ce jardin-là, ni dans aucun autre, mais peut-être dans son jardin intérieur, bien qu'il dût reconnaître qu'il avait au dedans la vue bien basse. Le poète regarde, regarde, et puis s'en va. Et voile-t-il pas que dans une rue, sur la plage, dans une

salle d'attente de dentiste, il la voit. C'est bien elle, le femme du tableau, qu'on n'avait jamais vue, et vue pourtant, et que voici. Le poète lui promet toute une vie de poésie, avec du pain sec et de l'eau et beaucoup d'orages d'amour. La femme, la femme de sa vie ! ne dit ni oui ni non. Le poète lui promet, en désespoir de mots, la vie éternelle du poème. Alors, la femme sourit comme aux jeux d'un enfant. « Donne-moi un jardin », dit-elle. Et c'est ainsi que depuis l'aube des temps obscurs jusqu'à notre impériale clarté, la même femme se retrouve dans le même jardin, avec un peintre pour les peindre, un poète pour les rêver, un musicien pour chanter que ça n'existe pas.

Cette femme en ce jardin. Rose parmi les roses. Rose de sable, si précieuse au cercle de sable rose. Don du ciel. Un ciel de jadis, qui monte jusqu'à nous, et sans cesse, pour nous rappeler à sa lumière, à sa ténèbre.

Le peintre peint son jardin. Un jardin qui n'est pas à lui, qui d'ailleurs n'existe pas, qui est de lui absolument et de bien au-delà de lui. Le voilà jardinier. D'un jardin qui lui est nommé, désigné, « jardin » pour son maître, qui le tenait de son maître, qui le tenait de son maître, qui le tenait du maître. Et voilà qu'on annonce la mort du maître. Qui n'a d'ailleurs jamais existé puisqu'on ne l'a jamais rencontré. Jardinier, te voilà ton seul maître ! Pas mal, ton jardin ! Pareil au mien, en moins bien !

Un maître jardinier peut-il avoir son pareil ?

À perte de vue, jardins sans ciel, millions de clôtures qui font millions de cellules. Il faut s'en sortir ! se répète le peintre-poète-musicien jardinier.

Artiste fin de ce millénaire : qui crée au-delà des clôtures.

Mais on a beau transgresser la clôture, on n'échappe pas au jardin. On ne fait que le déplacer. *Le coup de dés* : nouveau jardin, hors normes, très vite annexé par le jardin de l'art.

Coup de dés. Le hasard ? Ce qui n'est pas jardinable. Or chaque mot est un coup de dés. C'est assumer en acte poétique son inhumanité.

L'art post-moderne : une quête fiévreuse du jardin qui n'est plus jardin, du jardin inhumain.

Horreur du jardin traditionnel, de l'art « politique », horreur de cette complaisante figure d'un échec au niveau temporel, jardin rendu sans cesse, à jamais, au temps humain, ou jardin rejeté par ce même temps qui désormais se

déifie par les millions de haut-parleurs de fraude. Une incurable misère à prendre le thé sous la séculière véranda. Ciel vide. Ciel vibrant. Ciel point d'interrogation. Car le Vide est. Sans passé ni futur. Le Vide : mode inchoatif de la création.

Le Vide est mon père.

Le Vide est ma solitude.

Le Vide me renvoie à un jardinier sans jardin, qui n'est donc pas jardinier, ou en vain, en vide. Comme le loup n'est le dieu de nulle bergerie.

Le Vide me renvoie à moi, l'unique, le multiple, l'en trop.

Jardin de l'art, jardin de l'écart, conçu contre la basse identité que ce siècle propose en bout de course de l'humain tout en l'assaisonnant d'un discours lénifiant.

Art d'une extrême abstraction, en laquelle l'apparent désordre, l'apparente insignifiance, trouverait à composer un nouvel ordre, un réseau purifié des miasmes de notre fin de millénaire, un jardin interdit au débat de la marguerite et du pissenlit, sous le regard vide d'un jardinier particulière, d'un nucléaire, prodigieux pouvoir.

Cependant, on ne peut sortir du jardin avec des fleurs, ce ne serait que surseoir.

Les marges du jardin appartiennent au jardin.

Tout regard identifiant jardin est jardin même. La considération de dos n'y échappe pas.

Face au jardin — qui en tant que concept nous préexiste —, quatre options ; l'acceptation-continuation - éventuel perfectionnement ; la transformation-évolution ou révolution ; le déplacement-illusion ; la destruction.

Jardin fait de clôture, de fleur et d'ordre, comment t'échapper ? Pourquoi vouloir t'échapper ? Par dégoût de soi-même, jardinier, incarnation du Goût, du Bon Goût, du Bien. Le Tasse regagne le tabernacle de Saint-Pierre. Pour Tzara, il n'y a plus de pierre qui soit digne de porter un temple, de clôturer un jardin. Petits enfants qui allez courir dans l'herbe, aimez-vous les pelouses de Nuremberg, de Saïgon, de Tchernobyl, de Sarajevo ? Vous aimez-vous ?

On ne s'échappe pas du jardin sans l'emmener avec soi. Alors, le détruire ! Non pas le rendre à la nature, car la nature porte en elle aux yeux de l'homme potentialité de jardin. Il s'agit de détruire l'image abhorrée, parce que ressentie

comme hypocrite, du jardin de l'enfant des dieux. Ne pas faire disparaître le jardin, exposer sa ruine ! Poubelle de l'art contemporain. Déversons nos ordures ! Au milieu des marguerites, plantée sur un manche à balai, canette de Pepsi Cola.

À la fois négation de la nature et de l'homme comme élément contre-nature. À la solitude, répondre par la solitude, non plus hautaine, drapée d'un linceul d'orgueil, mais « dégueulasse ». Parce qu'une solitude sans correspondant n'a plus de quoi se justifier une noblesse. Tout juste l'auto-béatification du débile.

Victime du spectacle, le jardin a cessé d'être secret. L'homme ne peut plus — ne veut plus ? l'homme, généralisation abusive ? — y voir autre chose que lui-même, qu'il adore, qu'il vomit, qu'il dorlote.

Horreur du jardin. Montagne. Les fleurs du sable. Poésie — mythique, vraiment, la poésie ! — affrontée à ce qui l'interdit et la transmute : le silence. Nul jardin désormais qui ne fut donné. Et nul donc qui ne s'y éprouve invité sans malentendu, à moins d'avoir fait en soi le vide. Au poème de sable, roses de sable, sans cesse pulvérisées qui chantent l'immobilité de la danse du Vide. Ce chant d'ultrason. De sanctuaire à sanctuaire. Voici le temps des temples de montagnes-vies au pur du Vide. Cependant, le jardin — soit-il itinérant — n'a d'intérêt qu'aux yeux des fidèles et il n'est de fidèles qu'au regard d'une transcendance. Rendu à la terre, le pèlerin des nuées qui jalonna de poèmes recyclables son absence de piste. Fatale solitude. Le solitaire est à lui-même son fidèle, la prière et l'oreille, l'œil et le mot, l'écho.

Plus que vérité, justesse. La justesse de l'art, c'est sa cohérence. Pas de vérité au jardin de la musique, et pas de belles fleurs, mais des fleurs qui se correspondent. Jardin de l'art, jardin en mouvement. Non objet ; réseau de vibrations.

Si, comme le conçurent l'Hindouisme et le Bouddhisme, confirmés en cela par la mécanique quantique, l'objet n'existe pas, mais bien son parcours ondulatoire, il n'est pas de jardin où s'arrêter, il n'est pas de jardin à regretter, à forcer, à bombarder, il est un jardin où je m'arrête tout en bougeant, vivant, me perdant sans cesse, comme ces gouttes d'eau de la vague, qui ne bougent pas vraiment, tournoyantes sur elles-mêmes cependant que passe la vague.

Jardin sur le fleuve, jardin immobile.

Plutôt que de poser la question de l'identité du jardin, se demander ce qu'on en attend. Du Paradis terrestre de la Genèse à *L'invitation au voyage* de Baudelaire en passant par le Jardin d'Allah du Coran : luxe, calme et volupté.

Que nous choissions d'être parachuté sur un paysage de Nicolas Poussin ou sur la jungle birmane, le choix est celui de notre exaltation, c'est un choix d'abondance, de cohérence, de plaisir. D'abandon, surtout. Choix de l'éternel dans l'instant. Se sentir contre toute évidence exister à l'unisson d'un monde.

Idéal ultime, pour aujourd'hui : m'étendre au centre du jardin, et qu'il m'accueille, qu'il me prenne, que je devienne arbre, arbuste, pissenlit, partie du tout, et dès lors le tout au travers de l'apparence. Idéal de ce poème d'aujourd'hui : humble et fastueux, harmonique et doux, comme le regard du chat qui tient entre ses griffes une agonie d'oiseau.

La pensée du loup qui n'est plus me tient éveillé. Nuits et jours rétrécissent à se confondre. Mon œuvre — écriture sympathique des nuages — s'éloigne, ne m'est plus. J'ai besoin d'un jardin. N'y ai pas droit, je sais. Je crois qu'il nous faudra désormais sanctifier nos ruines. Jardin de Saadi ou pueblo d'Acoma. Black Hills ou Camelot. Qu'il nous faudra, nous, les albatros, creuser sous le jardin. Je ne crois pas aux vertus du passé. Je crois à la perpétuelle coïncidence universelle. Fils de personne, je suis l'orant de poussière sur tous jardins rendus au sable.

Le vingt et unième siècle sera, et qu'importe ! et qu'importe ce qu'il sera ! Le vingt et unième siècle que je ne verrai pas sera un jardin suspendu dans un vieux tissage navajo.

Aube. Aveuglement des glaciers. Si je tue mon corps à l'épreuve de la montagne, c'est l'évidence que je pourchasse. Demain ! Que soit comme un coup d'amour au front de la bête, demain !

Il a fermé la porte, le jardinier. Éteint les lumières. S'est couché, le jardinier. Dort, le jardinier. Rêve, le jardinier. Et pendant qu'il rêve, le jardinier, les limaces lui bouffent les marguerites, le pissenlit complote, les hérissons se baladent, tout doux, tout doux, tous deux, comme il y a mille ans. Je rêve de vous, mes bêtes, vous qui n'êtes à personne, moi qui ne suis rien, c'est notre poème sans écriture, comme une rémige blanche tombée sous l'anneau de Saturne.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jacques Crickillon, *Le jardinier, la marguerite et le pissenlit* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur : < www.arlfb.be >